

CE JE FICTIONNEL QUE JE SUIS, QUE JE NE SUIS PAS

Karine SERLET
Collège de Cysaing

« Je n'aime pas écrire parce que je n'ai pas d'imagination ». Combien de fois ai-je pu entendre cette phrase (...pourtant mon expérience en tant qu'enseignante est bien mince ! !). Bien avant le problème de l'invention en matière de narration, c'est celui en matière de fiction qui se pose aux élèves. Que répondre à cette vaste abîme du « j'sais pas quoi écrire » ? Une solution évidente (??) s'est imposée à mes yeux alors que j'étais stagiaire : faire partir les élèves de leur vécu, les faire parler d'eux-mêmes. Personne n'a rien à dire sur lui-même. Tel était mon postulat. De cette réflexion est né le sujet d'écriture suivant : « Un changement brutal bouleverse votre existence. Racontez cette circonstance de votre vie où vous avez dû surmonter un obstacle ». A mon avis, je leur offrais un beau cadeau : si j'avais choisi de solliciter leur « je » écrivant, c'était pour leur faciliter l'écriture. Ceux qui n'avaient pas (ou disaient ne pas avoir) d'imagination n'allaient pas être pris au piège de la panne, de l'angoissante, obsédante page blanche : puisqu'ils avaient treize/quatorze ans... ils avaient vécu, ils s'étaient bien un jour ou l'autre heurtés à un problème ! « Et puis à cet âge, ils aiment bien raconter leurs petites histoires... » Alors bon amusement ! Non ? Ah bon... Le cadeau se révéla très vite être empoisonné (je ne l'avais pas fait exprès, si cela avait été à la fin de l'année peut-être, mais là en début d'année...). En effet, lors de la préparation du sujet, de nombreux élèves se posèrent des questions sur le « vous » employé dans le sujet. Ils voulaient attirer mon attention sur le fait que ce « vous » appelait un « je », un « je » dont ils voulaient que je précise l'identité. Ce jour-là, j'expédiai le problème rapidement : « Je ne leur demandais pas de me raconter leur vie », « ils pouvaient effectivement se servir de leur expérience personnelle mais ils pouvaient tout aussi bien s'inventer un " autre soi ", " une autre vie " ». Les deux

copies suivantes ont particulièrement retenu mon attention et ce pour des raisons que je vous exposerai par la suite.

Texte de Samuel

Quand j'étais petit. Peut-être que dans les rues de Salvador j'étais heureux d'être orphelin, peut-être que mon père est mort peut-être que ma mère est morte, et peut-être que j'avais plusieurs frères et soeurs...

Sont-ils restés à la maison ?

Ou sont-ils encore dans les rues ?

Un jour on m'a surpris en train de fouiller les poubelles et on m'a embarqué dans une camionnette.

Peu après, je me suis retrouvé dans une grande salle avec plein de petits garçons et de petites filles.

Puis des gens m'ont pris et m'ont emmené.

J'ai pris le train, l'avion, le taxi, et je ne comprenais rien.

Beaucoup plus tard, je compris qu'on m'avait adopté.

Je remarquais bien que la vie était très dure en France et qu'il faisait très froid dans ce pays là.

Il fallait s'habituer à l'environnement, à la nature, les plantes, le vent, les oiseaux, à manger, au confort des lits car au Brésil on dormait à terre, et à ne plus aller dans les poubelles, le plus dur c'était d'apprendre une autre langue.

En fait j'ai dû surmonter des difficultés sans m'en rendre compte.

Texte de Gaëlle

L'hiver dernier, ma mère, mon père et moi pensions déjà aux vacances d'été. Je voulais aller faire un séjour linguistique en Angleterre mais mon père n'était pas du même avis. Il voulait comme chaque année retourner en Vendée dans sa petite maison calme. Il disait que j'étais trop jeune pour aller seule à l'étranger. Je n'imaginai pas que j'allais grandir, mûrir d'un seul coup.

En effet, le 7 février 1996 tout bascula. Comme tous les mardis soirs, j'avais dormi chez ma grand-mère. Dans la matinée, je fus fort surprise de voir ma mère arriver. D'habitude, à cette heure-là elle travaillait et la dernière fois qu'elle était venue quatre ans avant dans la matinée c'était pour m'annoncer que mon grand-père était mort. Cela me semblait étrange. Elle s'approcha de moi et je vis que ses yeux étaient rouges comme si elle avait pleuré. Ma mère m'apprit une terrible nouvelle : mon père était mort subitement. Au début je ne l'ai pas cru mais tout devint clair et je fondis en larmes, je n'arrivais plus à respirer. Ma mère m'expliqua tout, en pleurant.

Je suis retournée à la maison avec elle. Je suis tout de suite montée dans ma chambre, je pleurais derrière la porte tout en serrant contre moi son peignoir. Ma cousine arriva mais je ne voulais parler à personne même pas à ma mère. Quand je suis descendue mon frère et mes grands-parents arrivaient. Ils étaient tous aussi bouleversés que moi, surtout ma grand-mère qui venait de perdre son fils. Ils voulurent le voir et allèrent derrière la cloison qui nous séparait de lui. J'entendais les pleurs de ma grand-mère. Après ce furent les amis et le reste de la famille qui arriva.

Le lundi suivant fut une mauvaise journée car c'était ses funérailles. La cérémonie me sembla longue et ce fut un moment pénible pour moi. Ma grand-mère me tenait le bras en le serrant contre elle. Je n'arrivais pas à retenir mes larmes. Le lendemain, nous allâmes au crématorium et ensuite nous partîmes pour le cimetière où ses cendres furent enterrées.

Dans les mois qui suivirent ma mère et moi avons réussi à retrouver petit à petit la tranquillité en essayant de ne plus trop y penser. Ma mère n'y arrivait pas toujours et fondait quelquefois en larmes. Peu à peu nous avons réussi à nous organiser, à penser aux prochaines vacances. En août, nous sommes parties dans le sud de la France où nous avons fait du camping avec mon oncle, ma tante et ma cousine. Nous avons passé de bonnes vacances même s'il n'était pas avec nous.

Aujourd'hui, j'ai repris l'école, ma mère a repris le travail. J'essaie de la soutenir quand son moral est au plus bas. Cela remonte à huit mois, mais c'est encore comme si c'était hier. J'essaie d'oublier ce moment pour plutôt me souvenir des bons instants que j'ai passés avec lui.

A la suite de ce sujet, j'avais demandé aux élèves de répondre à une enquête sur l'écriture. Une des questions les invitait à me dire s'ils avaient aimé ou non le sujet et pourquoi. Quelle ne fut pas ma surprise quand je lus la réponse de Samuel ! Non, il n'avait pas aimé le sujet : « Non, car je n'aime pas raconter ma vie. » Samuel avait en effet écrit le récit de son adoption. Ma première réaction d'auto-défense sans doute fut de me dire : « Il n'a pas écouté, il n'a rien compris. » Mais, même si cette hypothèse était la bonne, j'étais en partie responsable... étant donné que deux minutes avaient été consacrées à la question du « je » !

Par la suite, je me rendis compte que le problème était plus profond. Lors de la réunion parents-professeurs, je vis la mère de Gaëlle L. Gaëlle, comme vous avez pu le lire, avait pris pour obstacle la mort de son père survenue quelques mois auparavant. La mère de Gaëlle me parla de cet écrit. Sa fille lui avait fait lire son devoir et à cette occasion, elle lui avait révélé des choses dont elle n'avait jamais parlé. Ce fut comme un éclair. Gaëlle avait utilisé le sujet pour s'écrire seulement. Elle avait détourné le sujet de ses fins pédagogiques, elle s'était servi de lui pour communiquer quelque chose qui dépasse l'acte d'enseigner.

Le problème du « je » écrivant se posait réellement. Les copies de ce devoir pouvaient être classées en trois catégories :

- certains élèves, comme Mathieu ou Christophe qui a « trouvé le sujet passionnant parce qu'on se croyait dans un film policier » s'étaient délibérément inventé un autre « je ». Christophe s'était ainsi glissé dans la peau d'un personnage héros arrêtant un voleur.
- d'autres, comme Gaëlle L. ou Gaëlle Y. (son devoir relatait la difficulté qu'elle avait éprouvée à choisir entre son père et sa mère lors du divorce de ces derniers) qui dit avoir aimé le sujet parce que « ça [lui] a permis de parler de [son] problème », avaient choisi de se raconter.
- d'autres enfin, comme Samuel C., s'étaient sentis obligés de s'écrire.

Le choix du narrateur dans l'élaboration d'un sujet est un élément auquel nous devons accorder toute l'importance qu'il mérite. Sous la question de ce choix, c'est tout le problème de la relation élève/professeur dans le cadre de l'écriture qui est en jeu. Vous avez raison Mesdames Traisnel et Darras¹ : « [...] la lecture d'un écrit d'élève s'adresse plus à la personne-enseignante qu'à la personne lectrice qu'est par ailleurs [...] le professeur. [...] Mais il est des moments où sans crier gare les élèves – ou plutôt les enfants, les adolescents – se mettent à s'exprimer, pour de bon, renvoyant l'enseignant dans son statut de personne-lectrice, l'empêchant alors d'être enseignant ».

L'écriture est nécessité. Nécessité pour mère, besoin pour père. Telle est la façon dont j'envisage la famille de l'écriture. J'ai épousé la conception de Rainer-Maria Rilke : « Il n'est qu'un seul chemin. Entrez en vous-même, cherchez le besoin qui vous fait écrire : examinez s'il vous pousse ses racines au plus profond de votre cœur. Confessez-vous à vous même : mourriez-vous s'il vous était défendu d'écrire ? Ceci surtout, demandez-vous à l'heure la plus silencieuse de votre nuit : « Suis-je vraiment contraint d'écrire ? » Creusez en vous-même vers la plus profonde réponse [...]. Il se pourrait qu'après cette descente en vous-même, dans le « solitaire » de vous-même, vous dussiez renoncer à devenir poète (Il suffit selon moi de sentir que l'on pourrait vivre sans écrire pour qu'il soit interdire d'écrire) »².

Du point de vue de ma conception première de l'acte d'écriture, j'ai trouvé très intéressant que les deux Gaëlle, sans faire de la psychologie à deux sous, aient éprouvé du plaisir à écrire, à « se libérer par l'écriture », mais est-ce là « enseigner l'écriture » ? Je pense que ce qu'elles sont parvenues à faire – et le récit de Gaëlle L. était des plus touchants, faisait preuve d'une sensibilité, d'une maturité dans l'écriture que je n'ai jamais retrouvée dans ses autres travaux d'écriture – est un objectif à se fixer certes mais comme un objectif « hors classe ». Je considère qu'il faut aider les élèves à assimiler les différents outils qui rendent accessible l'écriture sous ses diverses formes mais ne pas leur demander de nous livrer leur moi profond écrivain. Je pense que l'on ne peut pas donner à penser à l'élève qu'il se trouve dans l'obligation incontournable de s'adresser à la personne lectrice. Comme l'écrivait Rainer-Maria

1. Traisnel B., Darras F. (1995) « De l'expression écrite des élèves au silence de l'enseignant », *Recherches* n° 23, Lille, AFEF, pp. 117-120.

2. Rainer-Maria Rilke (1903-1908) *Lettres à un jeune poète*, Paris, Bernard Grasset.

Rilke, c'est de nous-mêmes que doit surgir le besoin d'écriture, aussi devons-nous avoir la possibilité de gérer comme bon nous semble les produits de cette écriture, les élèves font également partie de ce « nous ».

La véritable écriture autobiographique est bien trop ambiguë pour trouver sa place en classe. Mon désir est de laisser une porte de communication ouverte pour le couple personne-lectrice/sujet écrivant, ce désir trouve sa satisfaction dans le fait que l'élève qui éprouve l'envie de « s'écrire » peut se saisir d'un sujet en « il », aller chercher la personne-lectrice en écrivant en filigrane un « je ». Liberté est alors laissée à l'enseignant de répondre ou non. L'expérience montre que le sujet donné faisant dans son énoncé appel trop directement à la narration d'une expérience personnelle n'a pas permis à chaque élève de dissocier le « je narrateur », ce « je fictionnel » qui n'est pas lui, de son « je auteur ». Au contraire, il a introduit une confusion.

Lorsqu'un énoncé de sujet comporte un « vous » qui attend en réponse un « je », je pense qu'il faut non seulement formuler un sujet qui invite l'élève de façon explicite à faire appel à son imagination – un sujet tel que « Vous vous êtes perdu au coeur d'une forêt profonde. Vous n'arrivez pas à retrouver votre chemin » dont l'intitulé même empêche l'élève de faire appel à du « vécu », tout en le contraignant à un récit en « je » – mais également travailler avec eux sur la situation de communication que représente le devoir écrit par un élève pour un professeur : un élève écrit en sachant qu'il va être lu et corrigé par une seule personne, son professeur, mais derrière ces deux personnes physiques se cachent un second couple dont tous les élèves – tels que Samuel C. – ne sont pas forcément conscients. Il s'agit du couple textuel narrateur/narrataire.

Une expérience vécue cette année m'oblige à reconsidérer le type de sujet préconisé dans cette conclusion à laquelle j'avais abouti l'année précédente. Ce type de sujet à mon idée ne résout pas tous les problèmes posés par le « je » dans l'écriture. J'en ai pris conscience lors d'une séance de soutien en 6^e. Une de mes collègues avait donné à ses élèves le sujet suivant : « Vous avez visité un musée avec votre classe. Au cours de cette visite, vous vous êtes perdu. Racontez ». Les élèves (qui sont en grande difficulté) que m'avait envoyés cette collègue avaient tous écrit un récit à la 3^e personne alors que lors de la préparation, ils avaient travaillé de façon approfondie sur la personne à employer. Ma collègue m'avait demandé de travailler sur le problème du choix du narrateur. Après de nombreuses explications, un élève s'évertuait encore à écrire systématiquement « il ». Je lui fis remarquer qu'il devait écrire « je », que le narrateur était le héros de l'histoire. Sa réponse fut catégorique : « Mais, j'ai peur. Ce n'est pas moi. Ça m'est jamais arrivé. J'ai quand même pas mentir. » Cet élève ne pouvait concevoir l'existence d'un « je » qu'il écrirait et qui ne le représenterait pas, d'un « je » fictionnel, d'un « je » qui existerait en dehors de lui-même. Il ne parvenait pas à dépasser cette étape où on lui avait appris : on dit « je » quand on parle de soi, « tu » quand on s'adresse à un autre... Cet élève faisait pas ailleurs de ce « je » une question d'orgueil : « Moi, je ne me serais jamais perdu ». Dans son esprit, ce « je » qu'il allait présenter était le sien et il se refusait à l'idée que le professeur puisse penser qu'il était ce « je ». Cet élève-là se serait senti plus à l'aise avec un « je » où il aurait au moins pu se reconnaître, où il aurait pu exprimer sa

personnalité sans avoir le sentiment de mentir. La donnée fictionnelle « Vous vous êtes perdu » était pour lui inconcevable. Ce sujet pose sans doute ce problème parce qu'il se situe encore trop près d'une situation appartenant à l'ordre du possible dans la réalité : un élève peut se perdre. Dans la conception des sujets appelant un « je », il me semble donc très important d'étudier la situation fictionnelle dans laquelle on place ce « je » : l'élève doit pouvoir par un biais quelconque se retrouver dans ce « je » tout en sachant qu'il ne s'agit pas vraiment de lui.

Ceci est aussi valable pour la raison suivante : les interactions (explicites ou non) entre la fiction demandée et le vécu de l'élève sont parfois délicates. La preuve en est de cette élève qui (comme ma collègue avait précisé – pour faciliter l'invention je suppose – qu'ils pouvaient choisir autre chose qu'un musée : un château, un zoo... bref un lieu susceptible d'être visité) avait choisi comme lieu pour se perdre un supermarché. « Un supermarché, ça ne se visite pas !! » Pour cette élève, ce n'était pas le cas. On va visiter, passer son après-midi au supermarché, même sans acheter quelque chose. On constate que pour de tels sujets qui sont à la limite entre la fiction et la réalité, il est difficile de gérer l'impact du vécu, de la réalité de l'élève dans la fiction qu'il écrit.

La différenciation du « je élève » du « je fictionnel » n'est pas, on l'aura constaté, une mince affaire. Elle reste néanmoins une occasion superbe pour faire réfléchir les élèves sur le récit en « je », sur l'identité de ces différents « je ». Faire de ce « je » un jeu cartes sur table : le « je » comme une invitation au jeu de l'imagination.

Apprendre à enseigner l'écriture, c'est apprendre à considérer le rapport que chaque élève a à sa propre écriture. C'est l'installer dans un rôle qu'il accepte de prendre, de jouer. Mettre les élèves dans une situation de confiance par rapport à ce « je » qui écrit, qui est à la fois eux et pas eux, c'est pour moi les éloigner d'un pas du sentiment d'obligation, du sentiment de mensonge et par-là même les rapprocher du plaisir à devenir un « je fictionnel ».